

Micheline Maurel, *Un camp très ordinaire* : aux origines d'une écriture « pudiquement horrible »

Sophie HOCHULI

Université de Zurich et Université de Versailles Paris-Saclay

Orcid: 0000-0003-4373-8032

Résumé : Cet article vise à réinscrire Micheline Maurel, auteure et figure de la Résistance aujourd'hui tombée dans l'oubli, dans le paysage littéraire. À ce titre, on se concentrera en particulier sur les débuts de la carrière littéraire de l'auteure. Les sources découvertes à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) ainsi que des documents inédits transmis par le frère cadet, Olivier Maurel, permettent de reconstruire et de mieux comprendre certains enjeux autour de la publication du premier texte de Micheline Maurel, un témoignage saisissant et original sur sa détention dans un camp de concentration nazi.

Mots-clés : Micheline Maurel, *Un camp très ordinaire*, Éditions de Minuit, collection « Documents », témoignage, littérature concentrationnaire

À Olivier Maurel, en reconnaissance de son aide précieuse dans la préservation de la mémoire de sa sœur, Micheline Maurel.

I. Sur les traces de Micheline Maurel

Le titre de l'œuvre inaugurale de Micheline Maurel, *Un camp très ordinaire* (1957), renvoie à la normalité, au quotidien, produisant un contraste frappant avec le contenu du livre, qui relate l'expérience de l'auteure dans les camps de concentration de Ravensbrück et de Neubrandebourg ainsi que son retour en France après la libération.

En dépit des nombreuses récompenses que Micheline Maurel a reçues de son vivant pour ses engagements politiques, ni sa biographie ni son œuvre ne sont connus aujourd'hui du grand public. Si Yannick Malgouzo considère, en 2012, que Maurel est une référence littéraire « de premier plan » (80) parmi les témoignages concentrationnaires en France, cette appréciation ne se reflète pas, en tout état de cause, au niveau des études, très peu nombreuses, qui lui sont consacrées¹.

¹ Souvent abordées en relation avec d'autres auteur-e-s, peu d'études se sont focalisées sur l'œuvre de Micheline Maurel. Parmi les quelques travaux, voir par exemple Mole 2002, ou Boaks 1995 : 381-397.

En nous fondant sur les informations fournies par son frère Olivier Maurel (né en 1937) et présentées dans les paratextes de ses œuvres, nous sommes en mesure de retracer le parcours de l’auteure².

1.1 Résistance, déportation

Petite-fille de l’architecte Charles Maurel et fille d’Édouard Maurel, un pionnier de la radio dans le Var, Micheline Maurel naît en 1916 à Toulon, dans une famille catholique ; elle est l’aînée de six enfants³. Lors de son séjour dans une pension à Lyon, où elle prépare l’Agrégation de lettres classiques, elle fait la connaissance du pilote polonais Tadeusz Żeligowski qui a fui son pays entre 1939 et 1940, et s’éprend de lui. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, elle exerce la profession d’enseignante dans un lycée lyonnais et s’engage immédiatement dans la Résistance française. L’aviateur polonais – devenu l’amoureux de Micheline Maurel – ayant réussi à s’évader en Angleterre, elle tente de le rejoindre et entre d’abord dans un réseau de Polonais réfugiés à Lyon qui lui confie des missions entre la zone encore libre du Midi de la France et Paris. À partir de novembre 1942, lorsque les troupes allemandes occupent cette zone, Micheline Maurel travaille dans le Var. Comme elle souhaite poursuivre ses activités de renseignement, le réseau Marco Polo⁴ l’engage pour convoier des Alliés tombés dans des zones d’atterrissages clandestins avant leur retour en Angleterre ; elle échappe alors de près à une première arrestation dans une de ces zones. Le 19 juin 1943, comme Micheline Maurel, qui se trouve à ce moment dans les Pyrénées orientales, sort d’une forêt pour puiser de l’eau à une fontaine, elle est arrêtée par la Gestapo en raison de ses activités dans la Résistance. Pendant son interrogatoire et la torture qu’on lui fait subir, elle réussit à se débarrasser de quelques documents secrets qu’elle avait sur elle « en prétextant un malaise » (Maurel 2016 [1957] : 208) et en les jetant dans les toilettes, avant d’être emmenée à la citadelle de Perpignan, puis au fort de Romainville. Dans un récit autobiographique inédit, destiné à ses neveux, et que l’on peut lire dans la « Postface » à *Un camp très ordinaire*, Micheline Maurel commente cet épisode ainsi, de manière laconique : « Le 18 mai 1943, la chaleur

2 Voir Maurel 2016 [1957] : 209-213. Il n’existe à ce jour pas de biographie complète sur l’auteure. Seul le projet « Si, si, les femmes existent » se donne actuellement pour objectif de thématiser la vie et l’œuvre de M. Maurel, dans un esprit de vulgarisation scientifique (voir en ligne, consulté le 21/10/2023).

3 Olivier Maurel, courriel reçu le 09/09/2023. Nous remercions O. Maurel de nous avoir autorisée à citer les messages électroniques qu’il a bien voulu nous envoyer en réponse à nos questions.

4 Réseau de renseignement de la Résistance intérieure française à partir de 1941, relevant des services secrets de la France libre et ayant compté jusqu’à 900 membres.

excessive m'avait sauvée du commandant italien. Un mois plus tard, le 19 juin, je n'ai pas eu de chance » (2016 [1957] : 208). Deux mois plus tard, alors que son réseau tente de la libérer, sans succès, un convoi est déjà prêt pour la déportation des prisonnières au camp de Ravensbrück. C'est ici que commence le récit d'*Un camp très ordinaire*.

Au bout d'un mois de quarantaine à Ravensbrück, Maurel est transférée dans un camp annexe, le camp « très ordinaire » de Neubrandebourg, où elle passera vingt mois (août 1943-avril 1945) en tant que prisonnière politique. Elle est libérée par des soldats russes en avril 1945.

1.2 Libération, réadaptation

Après la libération, suit une traversée difficile de l'Allemagne, pendant laquelle deux amies codétenues de Micheline Maurel sont agressées sexuellement par des soldats russes. Par la suite, elles sont transportées en camion jusqu'à la frontière hollandaise, où le train du retour les attend. Micheline Maurel rentre à Toulon et retrouve sa famille en mai 1945, constatant avec effroi que la question principale qui lui est posée à son retour, non pas par sa famille, mais par les autres visiteurs et visiteuses, ne concerne pas les conditions de vie dans le camp ; ce qui les intéresse, c'est de savoir si elle a été victime de viol ou non.

Les deux années qui suivent son retour dans sa région natale sont très difficiles pour Micheline Maurel. Non seulement elle apprend que son ami Tadeusz Żeligowski s'est marié entre-temps à une autre femme, mais, en plus, sa santé se détériore. À l'automne 1945, peu de temps après son retour, Maurel quitte le Var pour reprendre des études de lettres à Lyon. Un an plus tard, elle obtient un poste de lectrice de français dans une école secondaire à Dorking, près de Londres. Elle déménage en Angleterre car elle sait que Tadeusz Żeligowski y réside. Toutefois, ce dernier ne l'accueille pas à la gare, signalant ainsi la non-réciprocité des sentiments. En Angleterre, Maurel vit dans des conditions précaires et sa santé se dégrade rapidement, l'obligeant à être hospitalisée. Pendant son séjour à la clinique, elle est prise en charge par un médecin suisse nommé Jean-Pierre. Elle entame une relation sexuelle avec lui et développe des sentiments amoureux mais de nouveau, ses sentiments ne sont pas partagés. Il ne veut pas l'épouser. Lorsque Micheline Maurel découvre qu'elle est enceinte et l'en informe, celui-ci met fin à la grossesse, sans son consentement, en pratiquant de force sur elle une opération abortive. Atteinte d'une septicémie, son état s'aggrave encore. Elle ne parvient pas à rompre complètement avec Jean-Pierre, bien que la mère de celui-ci lui fasse comprendre qu'elle n'est « pas de [leur] monde » (Maurel 2016 [1957] : 211). Le traumatisme du camp ressurgit souvent durant

cette période où des souvenirs, tels des spectres, lui chuchotent à l'oreille : « De quoi te plains-tu ? C'est la vie normale » (Maurel 2016 [1957] : 211)⁵.

En 1947, Micheline Maurel suit Jean-Pierre en Suisse et se fait engager par la Croix-Rouge à Genève en tant que rédactrice. Dans cette fonction, elle traduit en français des articles parus dans des revues médicales du monde entier, un travail qui la passionne. Par la suite, elle obtient un emploi mieux rémunéré à l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) et apprend également le russe et l'espagnol. Elle devient fonctionnaire internationale à l'OMS et travaille en tant que traductrice indépendante pour diverses organisations internationales. C'est probablement durant cette période que Micheline Maurel prend le temps de mettre en mots les deux années qu'elle a vécues dans le camp de Neubrandebourg.

Après la publication de son premier livre, Maurel continue d'écrire, sans doute portée par le succès de sa première œuvre⁶. En 1958, un an après la publication d'*Un camp très ordinaire*, paraît son roman autobiographique *La Vie normale*. Il sera suivi du recueil de poèmes *La Passion selon Ravensbrück* en 1965. Pourtant, à l'exception de l'adaptation cinématographique du roman *La Vie normale* par André Charpak en 1967, ces deux œuvres, publiées également chez Minuit, auront un retentissement moindre en comparaison avec le premier texte. Maurel écrit également des contes pour enfants qui seront publiés par les éditions Hatier, en 1958. La thématique des enfants lui est chère, peut-être en raison de son statut d'aînée au sein d'une famille nombreuse, peut-être aussi par son métier premier de professeure, ou parce qu'elle n'a pas eu d'enfant biologique.

L'ancienne résistante reste engagée. En 1960-1961, pendant la guerre d'Algérie, elle offre un abri temporaire aux jeunes insoumis traversant la frontière suisse pour échapper à la conscription française. En 1961, elle adopte une petite fille nommée Magali et réalise ainsi son vœu de devenir mère. Gravement blessée dans un accident de la route en 1962, Maurel sombre dans un état de délire pendant plusieurs jours, et revit les moments traumatisants de son arrestation par la Gestapo pendant la Seconde Guerre mondiale. Un nouveau drame la frappe lorsqu'en 1990 sa fille adoptive se suicide, ce qui la conduira à publier en sa mémoire, en 1999, le recueil de poésie *De douleur et d'espoir* (Éditions de La Lucarne Ovale).

Vers la fin de sa vie, Micheline Maurel intervient dans des écoles pour parler de la Résistance et de la déportation et participe activement aux campagnes d'*Amnesty International*. Elle s'éteint en 2009, à l'âge de 93 ans. De son vivant, elle a reçu quatre ordres : la Croix de Guerre avec palme, la

5 Notons ici que « la vie normale » deviendra le titre du deuxième livre, paru peu après le premier, en 1958, aux Éditions de Minuit également.

6 Voir 3.4.

Médaille de la Résistance française, la Médaille commémorative des services volontaires dans la France Libre et la Légion d'Honneur.

2. La naissance d'une œuvre

2.1 Contexte : une période de « refoulement »

Un camp très ordinaire est publié en 1957 aux Éditions de Minuit dans la collection « Documents », avec une préface de François Mauriac, auteur phare de l'époque. Au moment de cette publication, nous nous situons, selon l'historien Henry Rousso, au début d'une période de « refoulement » général des événements et traumatismes de la Seconde Guerre mondiale en France par le grand public⁷. Cette phase se caractérise notamment par un silence relatif sur la déportation : les écrits des rescapé·e·s des camps restent peu lus, le public n'étant guère intéressé par le sujet⁸. Si témoignage il y a, celui-ci adopte, une dizaine d'années après la guerre, une forme différente du témoignage brut⁹ qui dominait dans la production littéraire de l'immédiat après-guerre : les témoins commencent à prendre du recul sur leurs expériences et à les raconter de manière à la fois plus travaillée et plus sobre¹⁰, comme dans le cas d'*Un camp très ordinaire*. En 1958, soit un an après la publication de ce texte et en même temps que *La Vie normale*, paraît, également chez Minuit, la version française de *La Nuit* d'Elie Wiesel, préfacée elle aussi par François Mauriac. Lors de la réédition de ce livre en 2007, Elie Wiesel

7 Dans son ouvrage *Syndrome de Vichy* (1990), H. Rousso propose en effet différentes phases pour caractériser la mémoire de la Collaboration en France et, plus largement, celle de la déportation dans les camps : les « Trente Glorieuses » seraient caractérisées par un « deuil inachevé » (1944-1954), suivi de « refoulements » (1954-1971), d'un retour du refoulé après Mai 1968 et la mort de De Gaulle (1971-1974), et se terminant par une phase de « réveil » ou, encore, de « l'obsession », surtout en ce qui concerne la mémoire juive (après 1974). Dans sa préface, Rousso a hâte de préciser : « [...] les emprunts à la psychanalyse n'[ont] ici valeur que de métaphore, pas d'explication » (19).

8 Pour plus de précisions, voir Wiewiorka 1998, ainsi que Kuon 2018 : 260-262. À ce propos, on lit dans l'avant-dernier chapitre d'*Un camp très ordinaire*, qui raconte le retour de Maurel en train : « On m'y regardait avec plus de curiosité encore que la veille. L'œil étonné et sans rien dire. Comme si personne entre Marseille et Toulon n'avait jamais encore entendu parler de la déportation » (Maurel 2016 [1957] : 190).

9 Ces témoignages sont soit des dépositions dans le cadre de procès, soit des récits spontanés visant à partager l'horreur vécue, à attester de la réalité et à se libérer de l'expérience tragique pour réapprendre à vivre (voir Waintrater 2003). Dans la presse, des sections entières sont vouées à ces récits (voir Wiewiorka 1992 : 168).

10 Pour plus de précisions, voir Dresden 1997 et Parrau 1995, ou, encore, Simonin 2000 : 435.

estime, dans une préface écrite pour la circonstance¹¹, que dans les années 1950 et 1960, les adultes né·e·s avant ou pendant la guerre auraient fait preuve d'une indifférence inconsciente et indulgente à l'égard des crimes nazis, ce qui vient confirmer la périodisation de Rouso. En effet, la période du « refoulement » semble également être marquée par un discours collectif glorifiant la Résistance, au détriment des expériences subjectives, souvent traumatisantes, comme celles des survivant·e·s des camps de concentration (voir Wiewiorka 2010 et Kuon 2018 : 266s).

2.2 « Entrée à Ravensbrück »

Après le retour du camp de Neubrandebourg, la mise en mots par Micheline Maurel de ce qu'elle a vécu traverse différentes phases de création. Olivier Maurel nous a appris que « Micheline, après son retour en France [en mai 1945], a[va]it ébauché plusieurs récits »¹², et nous en a fait parvenir deux, inédits et non datés : « Entrée à Ravensbrück » et « Le camp sans Dieu ». L'ébauche « Le camp sans Dieu » est un texte en trois parties qui décrit, dans les deux premières, la souffrance « sans Dieu » endurée dans le camp, en contraste avec la troisième partie qui, elle, présente une lueur d'espoir et de spiritualité au sein de l'horreur du camp.

Le texte « Entrée à Ravensbrück » est particulièrement intéressant pour notre propos, car il semble constituer une version préliminaire, bien que fragmentaire, d'*Un camp très ordinaire*. Rédigé, selon les indications de son frère, juste après le retour de Maurel, il témoigne de ce qui est arrivé aux déportées à leur arrivée dans le camp de concentration. Cette « scène d'initiation » à la réalité du camp est décrite en sept paragraphes, ponctués de phrases courtes, sur un ton sobre et détaché, de manière presque documentaire. En voici deux extraits :

Ce n'est pas une gare. À la lueur des projecteurs, on distingue à peine des branches de sapins. Tout est noir alentour comme dans une forêt, mais plein d'abolements furieux de chiens invisibles. Encombrées de nos ballots, tout engourdis du long voyage, tout ahuries, nous descendons avec peine dans les cailloux sur le remblai. Des mains terribles nous happent et nous secouent, des corps nous frôlent, on repousse, on me jette contre une camarade. Je comprends vaguement qu'on est en train de nous ranger. Des femmes hurlantes en uniforme militaire lancent des coups de bottes, des gifles, des ordres incompréhensibles. Les camarades qui sont devant moi s'ébranlent. Je les suis. Nous voici en marche cinq par cinq sur un chemin

¹¹ Dans cette préface, Wiesel écrit par ailleurs que son livre, bien accueilli par la critique de l'époque, « [...] se vendait mal » : « Le sujet, jugé morbide, n'intéressait personne » (Wiesel 2007 : 21).

¹² O. Maurel, courriel reçu le 09/09/2023.

plein de pierres et de pavés, bordé de sapins et de nuit. Les ballots sont lourds, le chemin semble interminable. J'entends tomber des gifles.

[...]

Je suis déshabillée, m'assieds sur un banc, on farfouille dans mes cheveux. J'attendais le froid des ciseaux, mais non, il paraît qu'on ne me tond pas. Ce sera pour la prochaine fois. On m'allonge sur une table, un doigt de caoutchouc explore tous les trous et orifices que la nature m'a donnés. On me met debout, on me pousse. Voilà de nouveau la salle des douches, la savonnette, l'eau brûlante, le linge raide, gris malodorant. Nous sommes dix, on nous emmène dehors. Un froid grisâtre annonce le matin. Nous arrivons à une longue baraque. J'entrevois confusément des files de lits à trois étages, j'entends des grincements et des sanglots. Nous pouvons enfin nous étendre et dormir. Le grand cauchemar est commencé. C'est le matin du 31 août 43¹³.

Dans ces lignes, nous constatons une grande sobriété dans l'expression : l'auteure-narratrice décrit méthodiquement la nouvelle réalité dans laquelle elle se retrouve brutalement, et ce qui ressemble à une procédure protocolaire d'après laquelle on traite les nouvelles arrivantes. Sans recourir à des dialogues dans lesquels l'émotion serait transportée, ni à un langage métaphorique qui chargerait la description d'un sens supplémentaire, la narration se tient strictement aux faits observés qui s'enchaînent de manière imperturbable, exprimés avec un lexique simple et accessible. Pourtant, cette écriture comporte également une dimension perceptive et affective. En effet, la succession des descriptions détaillées du monde dans lequel elle arrive véhicule une forte charge sensorielle, surtout au niveau de l'ouïe et du toucher : « aboiements furieux de chiens invisibles », « des corps nous frôlent », « coups de bottes, des gifles, des ordres incompréhensibles », ou encore : « [j]'entends tomber des gifles ». L'auteure met également en avant les états émotionnels des autres femmes, décrites comme « hurlantes » ou « tout ahuries ». L'usage de pronoms impersonnels (« des »), que ce soit pour évoquer les femmes ou les gestes, traduit déjà à ce moment-là une dépersonnalisation, voire une dissociation de la conscience de soi et de l'être, qui aurait été plus directement représentée par l'emploi de pronoms personnels (« je » ou « elle[s] »). Finalement, les adjectifs à charge affective, tels que « des mains terribles » qui les happent et secouent, sont l'expression du ressenti direct et intense de l'auteure-narratrice au moment où elle entre dans le camp.

Au fil du texte, le rythme s'accélère et devient de plus en plus saccadé. L'enchaînement inexorable des événements se traduit par un style dont les propriétés paratactiques et asyndétiques vont en s'intensifiant : « la salle des douches, la savonnette, l'eau brûlante, le linge raide, gris ». Ce style d'écriture minimaliste, privilégiant tout du long l'usage de l'indicatif comme mode et le présent historique comme temps verbal, imprègne toute la

13 Récit inédit et dactylographié de Micheline Maurel, date inconnue.

narration. L'instance auctoriale semble ainsi se retirer du texte pour laisser parler l'expérience elle-même et l'actualiser dans le temps présent de la lecture.

2.3 Une « écriture blanche »

L'ensemble de ces caractéristiques narratives souligne la dimension littéraire du texte de Maurel. En l'occurrence, le style adopté dans cette première version, embryonnaire pour ainsi dire, d'*Un camp très ordinaire* peut être rapproché de l'« écriture blanche » théorisée par Roland Barthes dans *Le Degré zéro de l'écriture*, publié en 1953, précisément pendant la période de rédaction d'*Un camp très ordinaire* de Micheline Maurel. Rappelons ici que l'« écriture blanche » selon Barthes désigne une manière d'écrire qui, dégagée des contraintes du langage littéraire traditionnel, cherche une nouvelle voix, dépouillée d'émotions, d'ornements rhétoriques et d'engagement idéologique. Elle aspire à être « libérée de toute servitude à un ordre marqué du langage » (Barthes 1972 [1953] : 55). Dans un geste de nature éthique « la pensée garde [...] toute sa responsabilité, sans se recouvrir d'un engagement accessoire de la forme dans une Histoire qui ne lui appartient pas » (1972 [1953] : 56), souligne Barthes, considérant Jean Cayrol, résistant et déporté à Mauthausen, comme l'exemple parfait de l'« écriture blanche »¹⁴. À ses yeux, « toutes les techniques littéraires dont nous créditons aujourd'hui l'avant-garde, et singulièrement le nouveau roman » (il songe ici surtout à Alain Robbe-Grillet), se trouvent déjà dans l'œuvre de Cayrol : « l'absence d'anecdote, la disparition du héros [...] réduit à sa voix ou à son regard, la promotion des objets [...] » (Barthes 1993 :1432-1438)¹⁵. Or certains de ces éléments, tels le discours réduit à sa plus simple expression, la focalisation sur les descriptions extérieures plutôt que sur l'exploration des personnages (et leur pensées), et surtout la mise en avant du vécu et du perçu propres, sont également présents dans l'écriture de Micheline Maurel.

Les premières lignes de « L'Entrée à Ravensbrück » expriment une mémoire encore fraîche et donnent accès au ressenti immédiat du début de son expérience concentrationnaire, lorsqu'elle ne savait encore rien de ce qui l'attendrait par la suite. En effet, à partir du syntagme initial, « Ce n'est pas une gare », un récit détaillé des procédures à l'entrée du camp se développe.

¹⁴ Jean Cayrol publia notamment « D'un romanesque concentrationnaire » dans la revue *Esprit* en 1949, un court texte dans lequel il décrit l'idée qu'il se fait de la littérature présente et à venir.

¹⁵ Notons que Barthes s'attarde beaucoup sur le style et moins sur l'événement concentrationnaire et son contexte de production, alors que le rapport entre les deux est déterminant, comme le montre Malgouzeou en 2012 dans *Les Camps nazis : réflexions sur la réception littéraire française* (301).

La négation d'un lieu communément connu, la gare, se transforme progressivement en l'affirmation de quelque chose qui était jusque-là inconnu : la réalité du camp. Le récit se termine sur un ton assertif : « Le grand cauchemar est commencé. C'est le matin du 31 août 43 »¹⁶, marquant ainsi un moment précis qui distingue un avant et un après, sans pour autant préciser le lieu exact dans lequel l'auteure-narratrice s'est retrouvée. « [L]e matin » indique ici l'aspect inchoatif des événements, signalant leur commencement, et devient, par-là, une métonymie du début d'une série d'épreuves beaucoup plus dures à venir. Il revient alors au lecteur et à la lectrice de découvrir, dans le silence évocateur de cette « écriture blanche » de Maurel les abîmes insoupçonnés de l'expérience du camp, où les mots simples et dépouillés cachent des vérités et réalités indicibles.

2.4 Dans la fabrique de l'œuvre

Évoquons ici quelques éléments saillants de la comparaison entre l'ébauche « Entrée à Ravensbrück » et les premières pages d'*Un camp très ordinaire*. Le texte publié se révèle plus réfléchi et plus élaboré dès les premiers paragraphes. D'un côté, les changements concernent l'emploi plus massif des formes verbales du passé, l'appropriation du récit par une utilisation plus fréquente des pronoms personnels de la première personne (« je », « nous »), ainsi qu'une précision accrue dans la description de l'univers concentrationnaire, soulignée par la présence d'ordres et d'injures en allemand qui scandent le texte tel un fouet. De l'autre, *Un camp très ordinaire* est doté d'un préambule de deux pages et demie où l'auteure donne quelques informations préalables au récit, notamment sur la « simple succursale de Ravensbrück » qu'était Neubrandebourg, ou encore sur l'emploi des lexèmes allemands dans son récit. Le préambule maintient un style dépouillé, tout en incluant cette fois-ci des remarques cruellement ironisantes, telles que : « Par rapport aux grands camps, il [le camp de Neubrandebourg] pouvait sembler privilégié. Il n'avait pas de chambre à gaz, ni de crématoire [...] » (Maurel 2016 [1957] : 14). Toutes ces techniques provoquent d'emblée une mise à distance sur le plan énonciatif et soulèvent des questions cruciales sur la représentation de l'horreur concentrationnaire.

Les caractéristiques de l'écriture maurélienne présentes tant dans le texte inédit que dans le texte publié correspondent aux exigences de la ligne éditoriale de la collection « Documents », fondée en 1949 chez Minuit, qui accueillera *Un camp très ordinaire*. Cette collection publie en effet des textes à implication politique ou sociale, sans se restreindre pour autant à des reportages factuels ou des comptes rendus politiques. Selon Anne Simonin, qui met en avant l'« écriture neutre » (2000 : 436) des textes qui s'y voyaient

16 Récit inédit et dactylographié de Micheline Maurel, date inconnue.

publiés, le « document », sans être « essai » (434) ni autobiographie romancée, suivrait des principes esthétiques similaires à ceux du Nouveau Roman¹⁷ et éviterait les jugements moraux, ce qui permettrait aux lecteur-rices de se forger leur propre opinion. Ainsi, selon elle, tout comme le Nouveau Roman « dé-romanise » (436) le roman traditionnel en privilégiant l'« écriture blanche », le « Document » le « dé-moralise » (436), se rapprochant davantage du politique. Conforme aux principes du « Document », *Un camp très ordinaire* traite un sujet d'envergure socio-politique et historique, et ce à travers le prisme de l'expérience singulière de l'auteure en adoptant une narration proche de l'« écriture blanche » pratiquée par le Nouveau Roman.

Cette écriture, en phase avec l'esthétique du temps de l'immédiat après-guerre¹⁸, est le moyen par excellence pour fixer et consigner l'expression du vécu. Langue du choc post-traumatique, elle matérialise ses symptômes à travers des phrases courtes, un rythme accéléré et une description presque clinique. Elle se rapproche aussi de l'acte testimonial, où le langage a pour but intrinsèque de rendre compte de manière *juste* de ce qui s'est passé, de révéler un « dire-vrai » (Coquio 2015 : 224) et revêt ainsi une dimension « utilitaire », ou plutôt « instrumentale » (1972 [1953] : 56) au sens de Roland Barthes. La mise à distance qu'opère Maurel sur le plan énonciatif provoque en ce sens un double effet : elle laisse aux lecteur-rices le soin de porter leur propre jugement, tout en les rapprochant de la réalité du camp de la manière la plus crue, la plus « vraie ». En effet, tout l'effort du témoin consiste à faire imaginer aux lecteur-rices, à travers le langage, la catastrophe au plus près de la réalité vécue et ressentie.

La première étape de son travail d'auteure nous révèle ainsi la spécificité naissante de son témoignage dans le contexte littéraire de l'époque. Contrairement à des auteurs comme David Rousset et Robert Antelme¹⁹, qui ont publié leurs œuvres dès leur retour, Maurel, tout en ayant trouvé une forme adaptée pour mettre en mots son expérience concentrationnaire, ne publiera son premier livre que dix ans plus tard.

3. Publication d'*Un camp très ordinaire* en 1957

Après ses ébauches initiales, Micheline Maurel consacre plusieurs années à la rédaction de son premier livre. Cette période couvre le temps

17 Sur les principes et les nouvelles formes romanesques de cette littérature, voir notamment l'ouvrage d'Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman* (1963).

18 La période du « deuil inachevé » de l'immédiat après-guerre se caractérise surtout par la production de témoignages bruts (voir le chapitre 3.1).

19 *L'Univers concentrationnaire* de David Rousset est publié en 1946, et *L'Espèce humaine* de Robert Antelme en 1947.

pendant lequel elle travaille d'abord en tant que professeure de français en France et en Angleterre, puis au consulat français à Londres, avant de s'installer à Genève ; sa santé est fragile, les déménagements fréquents et sa situation amoureuse compliquée.

3.1 En conversation avec Jean Paulhan

Le manuscrit est d'abord intitulé *Le Livre de Neubrandebourg*²⁰, un titre qui, tout en évoquant directement le lieu de détention, ne révèle en rien le sujet qu'il aborde : la vie dans un camp de concentration. Qui plus est, ce titre pourrait induire le lecteur et la lectrice en erreur, en leur suggérant un récit anecdotique, personnel. En revanche, le titre finalement retenu lors de la publication en 1957 chez Minuit, *Un camp très ordinaire*, se présente plus audacieusement : il se distingue par sa capacité à créer un contraste saisissant entre la banalité apparente du titre et l'horreur profonde du contenu, un choix qui résonne avec la narration singulière de ce témoignage, qui reçoit, la même année, le Prix des Critiques²¹.

Avant cette parution couronnée de succès chez Minuit, Olivier Maurel se souvient que « [...] lorsqu'elle [Micheline] achève son témoignage sous forme de livre, elle le soumet à Gallimard, qui refuse de le publier »²². Ce refus par la prestigieuse maison d'édition semble être motivé par les attentes du public de l'époque, ou par des contraintes éditoriales et commerciales²³, se traduisant, on l'a dit, par une faible production de récits sur les camps dans les maisons d'édition²⁴. En revanche, Gallimard propose à Maurel de publier un choix de chapitres ; et, en effet dans *La Nouvelle Nouvelle Revue Française* (N.N.R.F.) d'avril 1956, les trois chapitres « Avril 1945 », « La grande route » et « Avec les Russes » sont réunis sous le titre « Le Départ de Neubrandebourg », retenant ainsi, parmi toutes les étapes, les moments de la libération et du chemin de retour. Les extraits sont publiés aux côtés de textes tels que

20 C'est sans doute la maison d'édition Minuit qui décida de changer le titre (voir Simonin 2000 : 434).

21 Le Prix des Critiques fut créé en 1945 et son jury, dans lequel siégeaient notamment Maurice Blanchot et Jean Paulhan, comptait des critiques littéraires, des directeurs de revues littéraires et des professionnels de l'édition.

22 O. Maurel, courriel reçu le 09/09/2023.

23 Lettre de refus du manuscrit du 17 février 1956 fournie par O. Maurel.

24 Gallimard freina la publication du manuscrit sans doute aussi par crainte que le livre de Maurel ne soit écarté par d'autres récits (masculins) pouvant avoir plus d'écho, comme cela est certainement le cas pour le rehaussement de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme à travers la réédition chez Gallimard en 1957. Notons aussi qu'en 1960, Anna Langfus publie chez Gallimard son premier roman, *Le Sel et le Soufre*, sur le ghetto de Varsovie. Le livre est bien accueilli par la critique et le public, et reçoit le prix Veillon (voir Potel 2023 : 143-153).

« L'homme au point zéro » de Maurice Blanchot et « L'An quarante »²⁵ de Dominique Aury, qui était alors la conjointe de Jean Paulhan.

C'est avec cette figure éminente du monde littéraire que l'histoire de la publication du livre de Maurel se poursuit. Jean Paulhan, ancien résistant lui aussi, était le rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue Française* depuis 1920 et avait participé en 1942, aux côtés de Vercors, à la création des Éditions de Minuit, maison d'édition clandestine à l'époque, avant de devenir le directeur littéraire de Gallimard²⁶. Jean Paulhan siégeait aussi dans le jury du Prix des Critiques, qui sera attribué à *Un camp très ordinaire* le 5 juin 1957. Or le 30 mai 1957, peu avant la remise du prix, Maurel écrit à Paulhan, pour le remercier d'une lettre que celui-ci lui avait fait parvenir en réaction à la publication de son livre :

Monsieur,

Je profite de ce jour de congé pour répondre à votre lettre du 11. C'est la première que j'ai reçue après la sortie du livre de Neubrandebourg et elle m'a fait très grand plaisir. Mais nous avons ici [à Genève] l'Assemblée mondiale de la Santé²⁷ et un travail fou.

Vous dites que pour parler des camps il fallait « ce long repos, cette distance ». C'est vrai. Mais à part quelques mois d'hôpital en 45, 47, 48, il n'y a pas eu de repos. J'ai écrit ce livre à la faveur d'une série d'angines. L'« après-camp » aussi a été sinistre. Pour presque toutes, je crois.

Il ne faut pas que vous ayez honte d'avoir évité les camps. Je préfère y être allée qu'être restée du côté des civils, on ne peut souhaiter à personne d'y être allé. Et je vous assure qu'on n'éprouve rien de glorieux quand une porte de prison se referme sur vous, la première fois.

Je vous remercie très vivement d'avoir pensé à m'écrire et de l'avoir fait de façon si amicale.

Micheline Maurel²⁸

Dans cette missive, Maurel fait preuve d'une bienveillance empathique pour son correspondant. Bien que nous disposions uniquement de la réponse de la part de Maurel, celle-ci laisse entrevoir ce que Paulhan lui avait écrit : apparemment, celui-ci ne ressentait pas seulement de la compassion pour les souffrances que Maurel avait endurées dans le camp de Neubrandebourg mais semblait même honteux de n'avoir jamais vécu personnellement cette expérience. Maurel rassure son correspondant, tout en suggérant que

25 Voir le catalogue de Gallimard en ligne, *La Nouvelle Revue Française* (N.N.R.F.), avril 1956, consulté le 09/06/2024.

26 Voir *Académie française* en ligne, consulté le 12/10/2023.

27 L'Organisation mondiale de la Santé.

28 Archives à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, fonds Jean Paulhan, 33PLH/168/46, consulté sur place le 13/10/2023.

sa propre position peut en effet, d'un certain point de vue, être considérée comme privilégiée. Vivre directement cette expérience est-il plus ou moins affligeant que de se sentir coupable d'y avoir échappé ?

Maurel ne hiérarchise pas les peines. Qui plus est, elle déconstruit toute forme d'idéalisation ou d'héroïsation qui pourraient être associées à la Résistance²⁹, mais aussi à la déportation, et fait un rappel brutal de la réalité de ses expériences.

La lettre de Maurel semble également nous apporter des éléments de réponse à la question de l'écart temporel entre le retour du camp en 1945, les premières ébauches, et la publication définitive de son premier livre en 1957. Lorsque l'auteure répond à une remarque de Paulhan qui suggérait que parler des camps nécessitait un « long repos » et une « distance », elle soulève la question complexe de la mémoire, du temps, mais aussi de la création de son livre. Maurel insiste sur son manque de repos et de distance. Contrairement à ce que Paulhan semble insinuer, le temps n'a pas remédié aux maux ressentis ; la santé de Micheline Maurel ne s'est pas améliorée, ses expériences douloureuses perdurent. La mention des « angines » comme catalyseur de l'écriture offre une autre perspective sur la genèse d'*Un camp très ordinaire* en ce qu'elle suggère que les moments de maladie ont pu être, malgré leur pesanteur, transformés en une opportunité, voire une source créatrice pour Maurel pour partager ses expériences. Loin d'être un moment de « repos » physique, comme l'auteure prend le soin de préciser, les « angines » pourraient avoir réactivé ou intensifié les souvenirs douloureux de ses expériences dans le camp de concentration – une vulnérabilité qui a peut-être rendu les souvenirs plus vivaces, poussant l'auteure à les consigner et à céder à un besoin de se délivrer, sous forme de témoignage, de sa douleur accumulée.

Finalement, en utilisant l'expression « Pour presque toutes », Maurel souligne non seulement la douleur persistante, mais ouvre également la question du genre. Est-ce une référence à l'expérience partagée par d'autres femmes déportées, mettant en avant une perspective sur la souffrance et la résilience spécifiquement féminines dans ce contexte ? Est-ce le point de vue (certainement revendiqué) de Micheline Maurel ou est-ce une réaction à l'opinion de son correspondant considérant *Un camp très ordinaire* comme un témoignage féminin ?³⁰

3.2 L'accueil du livre

Le rôle décisif joué par Paulhan dans la publication du livre de Maurel ne fait pas de doute : « Transmis par Jean Paulhan après avoir été refusé

²⁹ Voir chapitre 3.1 sur la question de la mémoire des déporté·e·s résistant·e·s.

³⁰ Nous ne connaissons pas les missives de Jean Paulhan à Micheline Maurel.

par Gallimard, *Le livre de Neubrandebourg*, de Micheline Maurel, est accueilli sans réserve par Alain Robbe-Grillet » (Simonin 2000 : 434). Grâce à Anne Simonin, nous connaissons la fiche de lecture de l'œuvre par Alain Robbe-Grillet, lecteur de la collection « Documents » :

Récit à la première personne de deux années à Ravensbrück et Neubrandebourg. Le camp et l'usine, le froid, la faim. La maladie et la mort. Exode, libération, retour. Et le désespoir qui reste.

La narration est simple, sans haine, atroce. Elle est coupée de quelques chansons et poèmes écrits en déportation. Elle se termine par une sorte d'appel, de prière désolée – appel aux vivants, prière pour les morts –, conscience d'un bonheur désormais perdu. Pas d'emphase, à peine un peu de colère, une irréparable tristesse.

Livre bien fait, bien écrit, pudiquement horrible. Avis très favorable [avril 1956] (cité dans Simonin 2000 : 434).

Cette évaluation très élogieuse du livre de Maurel de la part du grand théoricien du Nouveau Roman, soulignant la sobriété de la narration mais aussi le ton dysphorique sur lequel il se termine, a permis la publication définitive de l'œuvre. Elle montre en même temps qu'il existait une exigence de qualité d'écriture pour figurer dans la collection « Documents », et confirme ainsi les propos d'Anne Simonin sur les principes esthétiques requis par la collection en dépit de son titre prosaïque.

La valeur littéraire du récit de Micheline Maurel est non seulement attestée par la réputation de la collection dans laquelle il a été publié, mais aussi par la réception critique et journalistique au moment de la sortie du livre. En effet, la présence de 69 articles ou extraits d'articles parus entre 1957 et 1960 aux archives des Éditions de Minuit conservées par l'IMEC, ainsi que la diversité des sources, témoignent d'un large retentissement de l'œuvre à l'époque tant en France qu'à l'étranger. Les critiques sont unanimes à louer à la fois la qualité du style d'écriture de Maurel et la profondeur de son expérience narrée. L'œuvre, qualifiée de « peu ordinaire »³¹ par *Les Lettres Françaises*, réussit, selon les articles, à mettre un accent nouveau sur le sujet de la déportation, qui plus est, dans la perspective d'une voix féminine.

4. Perspectives

La relecture de Micheline Maurel oblige à s'interroger sur les logiques de canonisation littéraires, concentrationnaires en l'occurrence. L'acuité de cette question s'est montrée tout récemment, à propos du volume *L'Espèce humaine et autres écrits des camps*, paru dans la « Bibliothèque de la Pléiade »,

31 [s. a.] « Une œuvre peu ordinaire », *Les Lettres Françaises*, Paris, 676, 20/06/1957.

en 2021. Ce titre met en lumière le récit de Robert Antelme et relègue d'emblée les onze autres textes retenus au second rang³². Dans *En attendant Nadeau*, Philippe Mesnard pointe ce problème et se demande plus largement : « [...] pourquoi n'avoir pas publié Germaine Tillion ou Micheline Maurel, cette dernière étant seulement mentionnée par le détour de la préface de Mauriac à son récit *Un camp très ordinaire* (1957) ? ». Il ajoute : « Un critère de littéarité, arbitrairement posé, aurait-il fait le "partage" ? » (2021). Les critères semblent non seulement « arbitrairement posé[s] », mais aussi détachés du contexte de l'époque de publication car la valeur littéraire du récit de Micheline Maurel et celle de la collection « Documents » – en dépit de sa vocation principalement politique et sociale – furent pleinement reconnues lors de la parution du livre.

La reconnaissance de la plume littéraire de Micheline Maurel a pu être éclipsée par le grand nombre de témoignages qui ont suivi. Peut-être la voix de Maurel a-t-elle été marginalisée par les récits masculins témoignant des camps, et par les récits héroïsant la Résistance française lors de la période de parution d'*Un camp très ordinaire*. Elle a également pu être écartée lors de la phase intense du renouvellement de la mémoire dans les années 1980 en France, période où la production littéraire intégrait une variété de styles, y compris des éléments de fiction, ainsi que la mémoire juive. Une relecture attentive de l'œuvre de Micheline Maurel montre à quel point sa contribution mérite d'être redécouverte et réévaluée à la lumière des débats contemporains sur la mémoire et le témoignage de la Seconde Guerre mondiale.

Bibliographie

Œuvres

- Lettre non publiée dans le fonds de Jean Paulhan, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 33PLH/168/46, consulté sur place le 13/10/2023.
- Dossier de presse des Éditions de Minuit sur Micheline Maurel, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 890EDM/15 (versement novembre 2021), consulté sur place le 13/01/2024.
- Maurel, Micheline, *Un camp très ordinaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2016 [1957].

³² Il s'agit de *L'Univers concentrationnaire* [1946] de David Rousset, *La Peinture à Dora* [2016] de François Le Lionnais, *L'Espèce humaine* [1947] de Robert Antelme, *Nuit et brouillard, de la mort à la vie* [1955] de Jean Cayrol, *La Nuit* [1958] d'Elie Wiesel, *Le Sang du ciel* [1961] de Piotr Rawicz, la trilogie *Auschwitz et après* [1965] de Charlotte Delbo et *L'Écriture ou la vie* [1994] de Jorge Semprún.

Maurel, Micheline, *Entrée à Ravensbrück* [manuscrit dactylographié], non-publié [s.d.].

Études

- Barthes, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture ; suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972 [1953].
- Barthes, Roland, *Œuvres complètes*, t. I : 1942-1965, Paris, Éric Marty éd., Seuil, 1993.
- Boaks, Denis, « Four Frenchwomen's Narratives of World War II », *Journal of European Studies*, 25/4, 1995, pp. 381-397.
- Cayrol, Jean, « D'un romanesque concentrationnaire », *Esprit*, 159, 1949, p. 340-357.
- Coquio, Catherine, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire, Le temps des idées*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Dresden, Sem, *Extermination et littérature. Les récits de la Shoah*, Nathan Université, 1997.
- Kuon, Peter, « Kanonisierung und Marginalisierung: zu den Anfängen der französischen Lagerliteratur », *Romanische Studien*, 2018, pp. 335-354.
- Malgouze, Yannick, *Les Camps nazis : réflexions sur la réception littéraire française*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- Mesnard, Philippe, « L'esthétisation du témoignage », *En attendant Nadeau*, 140, 2021, en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/12/01/esthetisation-temoignage-pleiade-camps/>, consulté le 12/10/2023.
- Mole, Gary D., *Beyond the Limit-Experience, French Poetry of the Deportation, 1940-1945*, Lausanne, P. Lang, 2002.
- Parrau, Alain, *Écrire les camps*, Paris, Éditions Belin, 1995.
- Potel, Jean-Yves, « Anna Langfus vue par ses critiques contemporains », in Maxime Decout et al. (éds.), *Anna Langfus, la Shoah, le silence et la voix*, Leiden, Brill, 2023.
- Rouso, Henry, *Le Syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, 2^{ème} éd., Le Seuil, 1990 [1987].
- Simonin, Anne, « La mise à l'épreuve du nouveau roman. Six cent cinquante fiches de lecture d'Alain Robbe-Grillet (1955-1959) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55/2, 2000, pp. 415-437.
- Waintrater, Régine, *Sortir du génocide : Témoigner pour réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2003.
- Wieviorka, Annette, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.
- , *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.
- , *La Mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2010.

—. « Shoah, construction de la mémoire », in Leselbaum, Jean et Antoine Spire (dir.), *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944*, pp. 827-831.

Critiques

[s. a.] « Une œuvre peu ordinaire », *Les Lettres Françaises*, Paris, 676, 20/06/1957.

Sites

Académie française, « Jean Paulhan », <https://www.academie-francaise.fr/les-immortels/jean-paulhan>, consulté le 12/10/2023.

Gallimard, catalogue en ligne, *La Nouvelle Nouvelle Revue Française*, avril 1956, consulté le 09/06/2024.

Si, si, les femmes existent, mémoire poétique, *Micheline Maurel*, <https://www.sisilesfemmes.fr/2017/02/02/micheline-maurel/>, consulté le 28/10/2023.

WorldCat, « Un camp très ordinaire », <https://search.worldcat.org/formats-editions/14231739?limit=10&offset=31>, consulté le 13/03/2024.

Autres

Maurel, Olivier, courriel reçu le 09/09/2023.